N° 13. (Ire ANNÉE.) 7 NOVEMBRE 1829.

L'ORGANISATEUR.

L'ORGANISATEUR paraît une fois par semaine. — On s'abonne au bureau du journal, rue Saint-Maur-Saint-Germain, n° 17; chez PILLET aîné, rue des Grands-Augustins, n° 7; DELAFORÊT, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 7; et les directeurs des postes des départemens. — L'abonnement est de 25 fr. pour l'année; 13 fr. pour six mois, et 7 fr. pour trois mois.

L'ORGANISATEUR.

Dans ces derniers tems, des réclamations suggérées par le titre que nous avons donné à cette feuille, nous sont parvenues de plusieurs côtés. Quelques personnes nous reprochent de n'avoir pas tenu la promesse, que selon elles ce titre renfermait : « Vous nous montrez bien les vices de l'ordre moral, de l'institution sociale actuels, nous disent-elles, mais vous ne nous apprenez point ce qu'il faudrait leur substituer; en un mot vous *critiquez*, mais vous *n'organisez* point. » D'autres, pensant que sous ce dernier rapport nous ne faisons que nous ajourner, ne s'empressent point de nous condamner; mais pressées de savoir où nous allons, elles nous demandent seulement de changer de plan, de hâter notre marche, et de produire enfin les idées *organiques* qui, suivant elles aussi, sont annoncées par le titre que nous avons pris.

Ces préoccupations pouvant être communes à la plupart de nos lecteurs, nous croyons devoir répondre publiquement aux réclamations particulières qui nous les révèlent.

Dès le début de cette publication, nous nous sommes présentés comme les élèves de l'école que SAINT-SIMON a créée, et qui déjà dans le *Producteur* a pris ostensiblement possession de l'héritage de son fondateur et de son maître, en exposant et développant une partie de sa doctrine. Les sources auxquelles nous puisons, les dogmes que nous professons, l'autorité sur laquelle nous nous appuyons, sont donc signalés. Nous devons convenir cependant que cette déclaration de notre part ne répond point directement, ou assez explicitement au moins, aux réclamations qui nous sont faites, car on pourrait nous dire : « Il n'était point nécessaire de publier un journal pour indiquer des sources; si vous êtes en possession des richesses qu'elles recèlent, faites-les connaître; si vos idées *organiques* enfin, sont celles de Saint Simon et de son école, dites quelles sont ces idées; par là votre titre se trouvera justifié, autrement il ne le sera pas. »

C'est à cette prétention, qu'il nous est impossible d'accueillir, que nous devons répondre.

Une doctrine nouvelle ne parvient à s'établir dans le monde que par deux ordres de travaux. Par les uns elle élabore, elle enseigne, elle justifie ses dogmes; par les autres, en attaquant l'état moral, l'état social en présence desquels elle se développe et se produit; en s'attachant a en montrer le néant ou les vices, elle prépare les esprits à recevoir son enseignement et dispose les cœurs à s'embraser de la foi nouvelle dont elle est le témoignage. Ces deux tâches, sans doute, sont intimement unies dans leur principe, et souvent dans leur accomplissement nous les voyons se confondre. On concevra facilement, cependant, qu'elles puissent donner lieu à une division de travail; eh bien! cette division a été établie, autant qu'elle pouvait l'être, par l'école qui nous a admis dans son sein. Dans ce partage, c'est la seconde des deux tâches dont nous venons de parler qui nous est échue, et c'est celle que nous nous sommes proposé d'accomplir dans ce recueil.

Que si maintenant on admet que les efforts auxquels nous nous sommes consacrés puissent contribuer à assurer ou à hâter le triomphe des idées et de l'état *organiques* que nous annonçons, et que l'on reconnaisse en même tems que c'est dans ce but que nous nous les sommes imposés, on sera conduit peut-être, par ce seul rapprochement, à trouver plus de rapport qu'une première vue n'en avait fait saisir, entre les travaux que nous avons publiés, et le titre sous lequel ils l'ont été. Mais ce titre, pour nous, se justifie par une considération bien plus directe, et qui ne manquera pas, sans doute, de frapper l'esprit de nos lecteurs.

Les idées dont la doctrine de Saint-Simon trouve les esprits en possession au moment où elle se produit, sont principalement celles que les travaux des réformateurs et des philosophes des trois derniers siècles ont accréditées. Or, ces idées, sous mille formes et par mille voies diverses, sont toutes venues aboutir à un même et unique résultat, la destruction de l'*organisation* du moyen âge. Toutes ont eu pour tendance et pour effet, d'isoler les cœurs, les esprits, les actes; de constituer enfin l'individualité. Par là, sans doute, elles ont rendu un immense service à l'humanité; sans elle, le progrès que nous appelons ne serait pas possible; son tems ne serait pas venu, et sous ce rapport, nous nous sommes assez fréquemment et assez explicitement exprimés, pour qu'on ne puisse pas nous accuser d'ingratitude envers elles; mais il n'en est pas moins vrai que ces idées, qu'il faut enfin juger et abandonner, si on veut qu'elles aient servi, ont été, pendant tout le tems de leur puissance active, essentiellement et purement *désorganisatrices*, et qu'aujourd'hui qu'elles ont perdu cette puissance, sans se retirer pour cela des esprits, elles les constituent dans un état de passivité *anti-organique*. C'est cette disposition que nous attaquons; car elle forme le principal obstacle à l'établissement de la doctrine que nous professons. La critique veut tout isoler; nous voulons tout réunir, elle exalte l'individualité qu'elle a créée, et nous, nous voulons étouffer cette individualité pure, *isolée;* qu'on nous permette ce pléonasme, dont le sentiment domine aujourd'hui, pour constituer dans le sein de la *famille* humaine une individualité nouvelle, qui naîtra et se déploiera en harmonie avec l'unité sociale.

L'humanité n'est point une simple aggrégation d'individus, c'est un être collectif. Ce n'est que lorsque les hommes ont le sentiment de cette vérité qu'ils peuvent croître en amour, en sciences en richesse. Mais cette existence collective n'a de réalité et ne peut se manifester que par une hiérarchie sociale, que par l'*organisation* des sentimens, des idées, des efforts; c'est cette organisation que nous appelons de tout notre pouvoir, contre la critique qui la repousse de toute sa force, cette force ne fût-elle plus que celle de l'inertie.

C'est par ce sentiment profond que nous avons du besoin d'une nouvelle organisation générale; c'est par les efforts que nous faisons pour y préparer les esprits en attaquant en eux le sentiment contraire qui y est dominant, que nous prétendons justifier le titre d'*Organisateur*, que nous avons donné à ce journal, titre que désormais, nous l'espérons au moins

après ce qui vient d'être dit, on voudra bien nous conserver, sans exiger de nous que nous changions la marche que nous avons suivie jusqu'ici.

Quant aux travaux qui ont plus directement le caractère *organique*, qui ont pour objet principal, comme nous l'avons dit, l'élaboration du dogme nouveau et son enseignement direct et positif, ceux-là constituent une tâche particulière, qui s'accomplit ailleurs, et sous d'autres formes; les disciples de Saint-Simon, qui nous ont appelés à eux, n'ont pas cessé de la poursuivre. Et nous aussi, sans doute, nous pourrons être associés à cette tâche, mais ce ne sera point dans le cadre étroit de cette feuille.

Cependant, tout en bornant notre rôle ici, à *critiquer la critique*, si nous pouvons nous exprimer ainsi, nous ne prétendons pas nous interdire de présenter dans l'occasion des idées *organiques*. Il devra même nous arriver souvent d'en produire de cette nature; seulement, on ne doit pas s'attendre à ce qu'elles donnent jamais à ce recueil sa physionomie la plus saillante.

Après les explications dans lesquelles nous venons d'entrer, nous pensons que les préoccupations qui les ont provoquées disparaîtront, et que désormais notre journal, considéré par rapport à la tâche qui lui a été assignée dans le grand travail qui s'accomplit, sera mieux apprécié.

LE MORE DE VENISE.

L'*Othello* de Shakespeare vient d'être représenté, assez fidèlement traduit, sur le Théâtre-Français; et voilà toutes les coteries littéraires en mouvement, comme s'il s'agissait d'un événement palingénésique pour l'humanité. Partout renaissent les fureurs de ces innocentes querelles du classique et du romantique. Au théâtre! c'est d'un côté un gros chansonnier de l'empire se réveillant à moitié pour s'écrier : C'est abominable, c'est détestable; de l'autre, on entend ces mots : Oh que c'est beau! s'échappant à chaque vers d'une poitrine romantique, oppressée d'admiration. Dans les journaux! tantôt ce sont des discussions très-sérieuses pour savoir si un mari peut dire à sa femme d'aller se coucher, et si, dans un vers, peuvent entrer les mots : lundi, mardi et mercredi; tantôt, c'est un chant de victoire, comme s'il s'agissait de la prise de la Bastille, c'est le *Globe* qui s'écrie : Enfin, le voilà donc arrivé, ce jour que nous avons tant désiré!

En vérité, tout cela serait fort plaisant, si des réflexions graves ne venaient se mêler au dédain qu'inspire en général une importance ridicule, attachée à des objets puériles.

Quelle est la source, en effet, de toute cette dispute? La forme, rien que la forme, et du but... pas un mot. On s'occupe beaucoup de savoir si une œuvre dramatique doit être mesquinement inscrite dans le triangle des unités classiques ou si, vagabonde, elle courra de scène en scène, sans ordre et sans méthode, jusqu'à un dénouement tel quel; mais de chercher quelle est l'influence morale que le drame doit exercer sur le spectateur, quelle est la mission du poète, on ne s'en enquiert non plus que si le public était de la matière brute.

Cependant, si l'on veut se donner la peine de remonter un peu à la donnée générale d'où ressortent les beaux-arts, dans lesquels il faut comprendre la littérature, que trouvera-t-on? Qu'ils n'ont de valeur qu'autant qu'ils prêchent, qu'autant qu'ils cherchent à passionner l'homme pour un but. C'est là la condition de leur puissance, de leur succès; sans elle, ils sont frappés de mort. Les époques de doute, où l'humanité passe d'un système religieux à un autre, sont certainement celles où la poésie, en présence d'un but plus étroit, trouve le moins de ressources pour son développement et son action. Cependant, on la voit, pendant la durée de ces époques, après être restée quelque tems vague et indécise sur sa mission, acquérir tout-à-coup une énergie, une puissance d'action très-marquées, pour exciter à la destruction du vieux pouvoir; puis elle retombe dans une léthargie que suivrait la mort, si une nouvelle foi ne venait bientôt la réveiller pour lui demander sa voix. Ceci s'explique facilement. L'espèce humaine est occupée long-tems à détruire l'ancien système social, sans en avoir la conscience; elle n'éprouve plus les jouissances que la foi lui procurait dans les temples, et elle en sort en entraînant avec elle les beaux arts qui doivent satisfaire dans tous les tems aux besoins d'émotion de l'homme. La littérature, l'art dramatique, n'ont alors d'autre emploi que celui d'amuser, d'intéresser, d'émouvoir, sans que ceux qui mettent en jeu ces puissans moyens d'impulsion pensent à les utiliser dans l'intérêt général. Cependant, une partie de ces productions conserve encore une impression vague de la religion qui s'éteint et qui reflète sur elles son caractère de généralité; c'est alors que sont créés les types dramatiques, tels que *Œdipe*, *les Atrides*, *don Juan*, etc. A côté de ces créations, se trouvent celles qui, basées sur des faits historiques, ou sur de vieilles chroniques, présentent des catastrophes épouvantables, mais dont le caractère est tout-à-fait individuel. Tels sont les *Perses*, le *Cid*, *Hamlet*, *Othello*, *Roméo et Juliette*. Enfin, une troisième espèce de drame commence à paraître dans le même tems, et ne tarde pas envahir tous les genres de compositions dramatiques, c'est le drame satirique, représenté par Aristophane, par Molière. Ils lancent leurs traits contre l'ancien système, et bientôt ils sont imités par la foule; car, la cause du malaise de la société a été nettement perçue; et c'est contre elle que viennent se diriger toutes les puissances d'émotion qui sont à la disposition de l'artiste. On entend souvent s'étonner du succès de la littérature du dix-huitième siècle; le secret est dans ces mots : elle *prêchait* la révolution française. On concevra alors sans peine la cause du discrédit où est la littérature d'aujourd'hui? C'est qu'elle ne prêche rien. C'est que trop éloignés des croyances catholiques pour être animés par elles, indifférens à la guerre que leur faisait le dix-huitième siècle, et qui est devenue inutile, ceux qui s'occupent de beaux-arts ne voient pas le but vers lequel ils doivent diriger les sentimens de l'homme. Ils ne sentent pas l'avenir, et dès lors, on peut affirmer qu'ils ne sont pas artistes; car, dans les époques de doute, c'est le poete qui est le prêtre; il est le directeur moral de la société, il a la plus noble mission qu'il soit donné à un homme de remplir. Malheur à lui s'il la méconnaît! Malheur à lui s'il ne sait pas trouver la voix qui convient à son tems; le siècle passe et le laisse, pour aller au-devant de la parole qui doit l'émouvoir.

N'est-il pas déplorable, alors, de voir des hommes de talent user la part du feu créateur qu'ils ont reçue, à reproduire servilement dans notre siècle ce qui a été composé pour un autre tems? Que peut-on attendre de la représentation des pièces de Shakespeare, grand poète sans doute, mais qui écrivant dans l'enfance de l'art dramatique, n'a pu connaître ni employer toutes les ressources techniques que l'artiste possède aujourd'hui! Est-ce pour l'instruction des poètes? Mais le public est en droit de les prier de se retirer dans leur cabinet pour étudier, et de ne pas le mettre dans la confidence de leurs élucubrations. Est-ce pour l'éducation des spectateurs? En vérité, nous demanderons ce qu'ils y peuvent apprendre, et nous répéterons le mot tant moqué et pourtant si juste du mathématicien : *Qu'est-ce que cela prouve?* Cela amuse, répondra-t-on; mais en aucune façon. Que, dans un tems de dissolution sociale, sous l'imminence d'une révolution sanglante, une société vieillie, blasée, ne sympathisant plus avec aucune idée générale, ait eu besoin pour être émue, pour être réveillée, d'assister à la représentation de malheurs individuels, bien étranges, bien bizarres, cela se conçoit, et justifie les succès de Shakespeare dans son tems. Mais, qu'au-

jourd'hui, on nous présente un drame composé en 1612, non-seulement comme un type à imiter, mais comme la seule chose qui puisse et qui doive nous plaire, en vérité, nous ne saurions en convenir, et, nous sommes obligés de le dire nettement, le public du dix-neuvième siècle ne s'amuse pas plus de Shakespeare que de Racine et de Corneille. Disons mieux, toute cette vieillerie dramatique ne lui convient pas parce qu'elle ne l'émeut pas et ne saurait, par conséquent, à l'aide d'une émotion quelconque, faire entrer une pensée morale dans la tête du spectateur. Qu'est-ce, en effet, en prenant à part Othello, puisqu'on vient de nous le montrer, qu'est-ce que cette pièce nous présente de si étonemment beau, qu'il faille que toute autre œuvre dramatique s'efface devant elle? Est-ce le développement d'une petite passion bien individuelle, bien égoïste? Mais, si on voulait me faire une leçon morale de cette représentation, encore fallait-il me montrer que le jaloux pouvait ne pas l'être s'il l'eût voulu. Loin de là, toutes les circonstances les plus fatales semblent se réunir pour faire de la catastrophe une action étrangère aux événemens les plus ordinaires de la vie, pour montrer un malheur déplorable, sans doute, mais inévitable et unique; et dès lors, je ne suis pas plus soucieux de toutes ces misères de famille, que je ne suis touché des malheurs d'Œdipe ou de la passion de Phèdre.

Je ne puis en vérité retrouver aucune circonstance possible de ma vie, dans la position de ce vieux nègre, espèce de bête farouche, dont la méfiance, assez naturelle, et la violence africaine sont sans cesse excitées par les instigations d'un Jago, *Figaro* sans malice, intrigant sans but, et méchant sans intérêt, dont le type ne se trouve nulle part. Non seulement je ne suis pas intéressé, mais je suis repoussé par cette réunion d'hommes remplis de vices et d'égoïsme. Est-ce donc aujourd'hui où l'artiste doit prêcher l'union et l'harmonie, où tous les liens rompus de la société doivent être rattachés par la sympathie, est-ce aujourd'hui qu'il faut exciter à la haine et au mépris de l'espèce humaine? et quel résultat plus direct peut avoir cette tragédie *d'Othello* où le cœur ne peut pas se reposer sur un seul objet pur, où l'on ne trouve pas un seul être avec lequel on voulût vivre. A qui, en effet, de ces personnages voudrais-je confier ma destinée? Est-ce à ce fou d'Othello, pour qu'il m'étouffe en me disant qu'il m'aime? est-ce à ce fripon d'Iago pour qu'il m'escroque et m'assassine après? est-ce à cette Desdemona, très-intéressante, sans doute, mais qui ayant pu tromper son père pourra très-bien tromper son mari, ainsi que le remarque très-bien le pauvre vieillard, délaissé par sa faute, puisqu'il n'a pas su donner à sa fille une éducation qui pût la retenir dans les bornes du devoir? Que dirais-je encore de ce Rodrigo, dupe niaise de ses projets adultères, et dont on ne plaint pas même la mort, ou de ce Cassio, fanfaron de sobriété, qui est toujours ivre. En vérité, quand arrive la dernière scène, où pas un des principaux personnages n'est intact, on n'est pas fâché de voir morts ou près de mourir tous ces gens si anti-sociaux, on est sûr au moins de ne pas les rencontrer sur son chemin. Qu'il soit venu à la pensée de Shakespeare comme à celle des hommes de son époque, que tous les vices dont il était frappé étaient inhérens à la nature humaine, et qu'il les ait représentés sur la scène sans s'inquiéter du tems où il les plaçait, il n'y a là rien d'étonnant. Mais qu'aujourd'hui où l'on sait que les hommes ne sont que ce que les font les institutions et l'éducation, et que leurs vices et leurs vertus varient comme les tems dans lesquels ils vivent, qu'aujourd'hui, dis-je, on vienne nous présenter des vices et des crimes sans nous dire quelle est leur source, sans nous faire toucher du doigt le moyen de les arrêter, c'est nous prouver qu'on n'a pas la mission du poète, c'est nous prouver qu'on ne sait pas la valeur morale de ce qu'on fait, et dès lors je n'estime pas plus le versificateur qui s'est amusé à mettre en scène et à rimer une vieille chronique, que l'amateur de médailles ou de papillons qui se donne beaucoup de peine pour enfermer dans son casier une curiosité qui n'est utile ni à lui ni aux autres.

Disons-le, la tragédie, classique ou romantique, qu'elle soit prise, pour son sujet, dans la Grèce ou dans le moyen âge, pour ses formes, dans Racine ou dans Shakespeare, la tragédie est morte. Elle ne répond plus à aucun besoin, à aucun but; il faut qu'elle disparaisse, qu'elle emporte avec elle son manteau, son poignard et sa coupe, pour faire place au drame, au drame bourgeois, avec notre habit du dix-neuvième siècle, notre oisiveté et notre égoïsme. L'oisiveté, l'égoïsme! voilà les nouveaux poignards, les nouveaux poisons qui peuvent servir au poète pour la péripétie et le dénouement de ses drames. Qu'il se serve alors de l'émotion causée par la représentation d'événemens si proches, si voisins, que la source en est partout autour de nous, dans notre maison, dans notre famille, dans notre cœur! Qu'il fasse sentir alors à ce cœur ému de tant de misères, que l'homme, qui lui paraît si coupable, est bon au fond, qu'il pouvait aimer encore et être aimé, mais qu'il n'a reçu qu'une éducation de froideur et d'indifférence, qu'il a été repoussé par l'égoïsme, tenté par l'oisiveté et perdu par la misère; si on l'avait soutenu, aidé, aimé, il n'aurait pas été coupable! Veut-on un exemple de la puissance que peut avoir aujourd'hui le drame bien fait et en rapport avec nos mœurs, avec nos besoins d'émotion, qu'on aille voir *la Vie d'un Joueur* à la Porte St-Martin, et si l'on n'en revient pas troublé, agité d'avoir vu ouvert devant soi l'abîme où l'on pouvait soi-même descendre, on n'a jamais rien senti. Oui, il a fait œuvre d'artiste, celui qui a montré les suites épouvantables du jeu, de la débauche et de l'oisiveté! celui qui a laissé dans le cœur de son joueur des sentimens de famille encore assez tendres pour qu'on puisse sentir qu'il était né bon, et que c'est l'éducation, l'exemple qui l'ont perdu; on peut encore aimer l'homme, on hait l'état social qui l'a perverti. Quelle sympathie plus tendre l'auteur n'a-t-il pas excitée encore pour cette malheureuse femme, toujours souffrante, toujours dévouée à celui qui est la cause de ses souffrances! Quel trésor d'amour, de bonté, de tendresse, que le cœur de cette mère qui, oubliant sa misère et ses douleurs, est prête à mourir de joie, en embrassant son fils! Honneur, honneur au sexe qui a pu fournir un pareil type!

Mais revenons à Shakespeare; et tout en avouant qu'il était doué d'un esprit d'observation rare, qu'il a écrit en style naïf ou élevé quelques scènes souvent fort belles, ne craignons pas d'avancer que pour la forme et pour le fond, il n'a rien qui convienne à notre tems, rien qui aille au but où doit tendre le drame aujourd'hui.

On nous menace encore de la traduction d'*Hamlet*, de *Macbeth*, de *Roméo*; faisons des vœux pour que la pléïade romantique, mieux éclairée sur ses véritables intérêts et sur ceux du public, s'arrête à tems au milieu de cette rage de traduction. Malgré quelques ridicules que ces jeunes poètes se donnent à plaisir, plusieurs d'entre eux sont des hommes de talent, et il est encore en leur pouvoir de racheter l'annonce inconsidérée et emphathique de la *grande poésie du dix-neuvième siècle.* Oui, ils peuvent encore justifier leurs

prétentions s'ils veulent étudier les besoins sociaux de leur tems, et appliquer à leur satisfaction tous les moyens d'expression dont le poète a la faculté de se servir. Qu'ils flétrissent les vices inhérens à l'époque ; qu'ils poursuivent du fouet vengeur l'égoïsme et l'immoralité, qu'ils mènent les hommes à l'avenir par l'amour du travail et la sympathie pour leurs semblables, et nous leur promettons des succès et un renom autres que ceux d'imitateurs et de copistes.

X.

Bâtir est beau, mais détruire est sublime.

VOLTAIRE.

Lorsque la verve satirique de Voltaire s'attaquait ainsi par le ridicule à son rival de gloire, lorsque le nivellement politique du *contrat social* annoncé par un homme pauvre, malheureux, effrayait l'heureux et riche seigneur de Ferney, l'aristocrate sceptique reprochait au déiste démocrate de tout détruire, sans songer qu'il se frappait lui-même en attaquant Rousseau: car l'un et l'autre démolissaient, celui-ci le trône de César, l'autre la chaire de saint Pierre. Nous avons déjà exprimé assez souvent notre pensée sur ces deux prodigieux instrumens de destruction, pour qu'on ne nous accuse pas de leur refuser les hommages que mérite l'œuvre qu'ils ont si radicalement accomplie. Nous vivons au milieu des ruines ; mais l'heure du travail de la reconstruction a déjà sonné pour nous, et sans eux, nous l'attendrions encore.

Sans doute, nous aussi, nous continuons l'œuvre du dix-huitième siècle, en critiquant les *bases* de l'ordre *politique* auquel Rousseau préférait l'état sauvage, en repoussant les *formes* du système *religieux* contre lequel s'élevait Voltaire : mais, possesseurs à l'avance de l'avenir promis à l'humanité, notre hostilité n'est plus de la haine, et nous voyons avec calme des efforts rétrogrades que la haine entretient, que l'amour seul pourra faire cesser ; car nous sympathisons avec les larmes de certains apôtres du passé, nous comprenons le veuvage de leur âme ; comme Rousseau, ils souffrent de ne rien aimer dans le monde, ils repoussent cette société qui n'a plus d'autels, qui n'adore plus rien.

Ces ennemis vaincus résistent encore; pourrions nous-nous en étonner? Franchement, notre siècle n'est pas un ami pour eux ; il ne leur tend point une main fraternelle ; nous ne sommes pas nous-même assez éloignés de l'époque où nous mêlions nos voix à celles de leurs adversaires, pour avoir oublié les sentimens haineux qui nous animaient alors.

On nous accusera, sans doute, de déposer les armes avant la fin du combat ; notre calme, en présence de ces vains fantômes du passé, paraîtra, nous le savons, une apostasie, et il sera moins compris encore, quand on nous verra souvent lutter contre les idoles que nous avons encensees : mais n'avons nous pas aussi un passé à combattre, des préjugés à détruire (Dieu nous garde de dire : *un infâme à écraser*)! Nous aussi, nous avons des maîtres à détrôner, des autels à briser; l'insurrection contre le despotisme aurait-elle cessé d'être le plus *saint* des devoirs? Pourquoi nos anciens chefs condamneraient-ils nos efforts, si, pour nous *sanctifier*, nous élevions contre eux l'étendard de la révolte ; si nous nous insurgions contre une aristocratie de coteries et un patriciat de richesses qui, suivant nous, retiennent l'humanité dans un servage dont le dernier terme, s'il était possible de l'atteindre, serait la démoralisation complète, l'abrutissement, ou plutôt encore le retour inévitable vers les siècles passés, vers l'Eglise romaine et la féodalité?

Eh bien ! non ; nous ne sommes ni apostats, ni révoltés : nous sommes *convertis ;* pourquoi craindrions-nous de le dire? c'est le seul nom qui convienne aux hommes qui embrassent avec ardeur une doctrine d'avenir ; nous seuls pouvons être libéraux avec les libéraux, par amour pour les libéraux, ultras avec les ultras, par amour pour les ultras, *tout à tous pour les sauver tous;* car ce sont tous nos frères ; et la guerre qui existe entre eux n'a-t-elle pas été assez longue, assez sanglante?

Qu'on ne s'y trompe pas ; quand nous nommons ici les libéraux et les ultras, comme nous pourrions désigner les protestans et les catholiques. nous ne voulons parler que de ces hommes profondément convaincus, pour lesquels le bonheur social est lié aux idées qu'ils se forment *du pouvoir* ou de la *liberté;* loin de nous les transactions avec l'égoïsme, elles sont impossibles ; loin de nous le jésuitisme politique ou religieux, sous quelque robe qu'il se présente; loin de nous les bas courtisans, qu'ils mendient la faveur des châteaux ou des chaumières : avant qu'ils puissent nous entendre, il faut que le honteux trafic auquel ils se livrent soit compris et repoussé par les âmes généreuses ; il faut qu'ils en rougissent eux-mêmes en se voyant abandonnés par ceux dont l'estime vaut mieux que toutes les richesses; c'est à ces derniers, mais a eux seuls, que nous voulons, que nous pouvons nous adresser.

Cependant, nous qui brulons d'atteindre l'époque où des paroles de paix seront seules prononcées, nous qui désirons *bâtir* et qui nous élevons sans cesse contre le génie de la destruction, il nous reste encore quelque chose à *détruire*, c'est ce génie lui-même ; en sa présence peut-on rien édifier? Nous nous rappelons les efforts qu'il nous fallut faire, lorsqu'à la lecture des travaux de Saint-Simon et de ses élèves, nous nous sentions blessés dans toutes nos idées, dans toutes nos affections politiques, et nous savons que pour revêtir l'enveloppe de l'homme de l'avenir, il nous fallut d'abord reconnaître la pauvreté de celle qui nous couvrait. Ouvrons donc les yeux des hommes qui nous prennent pour des transfuges, parce que Saint-Simon nous a placés à l'avant-garde de l'humanité. Combattons la défiance, la haine, si souvent voilées par les charmes de la liberté ; *détruisons* d'abord l'égoïsme et nous pourons dire encore, en retournant le vers de Voltaire :

Détruire est beau, mais bâtir est sublime.